

ISABELLE CHARRON**La précieuse « boîte » de Marie-Josèphe. Trajectoire d'une boîte, écrivain d'une vie***Abstract*

In 1790, in the small village of Petite-Rivière-Saint-François, nestled between the mountain and the Saint Lawrence River, a woman glued a handwritten note inside a box. Fearing that the box could be stolen, she threatened anyone who took it with harsh punishment. Why? This article explores the box's possible origins, its provenance, and its acquisition by ethnologist Marius Barbeau in 1930. Fundamental aspects of the woman's life will also be addressed, examining various aspects of the sociocultural history of the Charlevoix and Côte de Beupré regions of Québec at the end of the 18th century. The article covers two intertwining stories: the story of an object, Mi'kmaq in origin or influence, and the story of a habitante and her world.

Résumé

En 1790, à Petite-Rivière-Saint-François, petit village niché entre la montagne et le fleuve Saint-Laurent, une femme colle une note manuscrite à l'intérieur d'une boîte. Craignant de se la faire voler, elle menace quiconque la lui prendra d'être durement puni. Pourquoi ? Dans cet article, il sera question des origines possibles, de la provenance et du contexte d'acquisition de cette boîte par l'ethnologue Marius Barbeau en 1930. Les étapes fondamentales de l'existence de cette femme seront également abordées, révélant ainsi certains aspects de l'histoire sociale et culturelle des régions de Charlevoix et de la Côte de Beupré au Québec, à la fin du XVIII^e siècle. Ici deux histoires s'enchevêtrent : celle d'un objet, d'origine ou d'influence mi'kmaq, et celle d'une habitante et de son cadre de vie.

Introduction

Cet article porte sur une boîte en écorce de bouleau ornée de piquants de porc-épic vraisemblablement mi'kmaq, ou inspirée de cette culture, et ses révélations (Fig. 1). Nous l'avons remarquée lors de recherches portant sur des objets acquis par Marius Barbeau pour le Musée national de l'homme, désormais le Musée canadien de l'histoire (MCH). Collée à l'intérieur du couvercle, une note manuscrite, rédigée en français, nous a permis de retrouver la trace de sa propriétaire, Marie-Josèphe Fortin, une *habitante*¹ qui a vécu dans Charlevoix et sur

la côte de Beupré au XVIII^e siècle. Le parcours de la boîte sera examiné à travers la vie de cette femme. Nous explorerons également quelques pistes concernant la circulation de ce type d'objets dans la vallée du Saint-Laurent et leur présence dans les intérieurs domestiques de l'époque.

Notre démarche, qui part de l'objet, se rapproche de celle décrite par Jacques Mathieu lorsqu'il examine le travail du conservateur de musée cherchant à cerner « l'objet et ses contextes » (Mathieu 1987 : 11). Elle s'inspire également des travaux de Laurel Thatcher

Ulrich qui, dans *The Age of Homespun* (2001), a si remarquablement exploité le potentiel de recherche des objets². Enfin, elle se nourrit de la réflexion de Ruth B. Phillips selon laquelle différentes significations peuvent émaner des objets lorsqu'ils sont considérés autrement que dans un cadre spatiotemporel rigide ou selon la pensée qui, jadis, opposait les sociétés dites traditionnelles aux sociétés dites modernes (Phillips 2005 : 87, 94).

La boîte et son contexte d'acquisition

Cette boîte mesure 20,2 cm de diamètre et 13 cm de hauteur lorsqu'elle est fermée. Elle présente une décoration à motif de chevrons en piquants de porc-épic sur son pourtour, et porte le motif de l'étoile à huit branches sur le dessus de son couvercle. Il s'agit de motifs mi'kmaq traditionnels, dont on retrouve des traces anciennes sur des pétroglyphes (Whitehead 1982 : 37, 145-153, 175-180). Les bordures sont cousues avec des racines d'épinette. L'analyse des piquants effectuée par l'Institut canadien de conservation confirme qu'ils ont été teints à l'aide de teintures végétales³. De la berbérine, une substance antifongique qui provient habituellement de la savoyane, de l'hydraste du Canada, du mahonia à feuilles de houx ou de la sanguinaire du Canada, a été identifiée sur les piquants jaunes et orangés ; des traces de tanins laissent entrevoir l'utilisation du sumac ; le gaillet obtus est à l'origine du rouge de certains piquants. Il y a de l'indigo, une teinture bleue issue de l'indigotier, notamment sur les piquants verts ; une peinture rouge en poudre à base de vermillon, substance chimique produite à partir du cinabre, un minerai de mercure, a été appliquée à l'extérieur de la boîte (Poulin, Henderson et Corbeil 2017 : 3). La présence de l'indigo et du vermillon constitue un témoignage concret des échanges entre Autochtones et Européens puisque ce sont ces derniers qui ont introduit ces pigments en Amérique du Nord (Whitehead 1982 : 66-71 ; Lozier 2017 : 47-48, 50)⁴. La boîte ne contient pas de traces de teintures synthétiques à l'aniline qui apparaissent dans la seconde moitié du XIX^e siècle (Whitehead 1982 : 38, 69). Un vernis à base de résine de pinacée a aussi été identifié, possiblement appliqué en guise de couche de finition (Poulin, Henderson et Corbeil 2017 : 7).



Il n'a pas été possible de détecter de filigrane dans le papier de la note manuscrite ou dans celui qui recouvre une partie de la surface intérieure de la boîte, qui sont d'ailleurs différents. Il s'agit toutefois de papiers vergés ombrés antérieurs au XIX^e siècle (Gaudriault 1995 : 39). L'encre ferro-gallique utilisée pour écrire la note a certainement été fabriquée sur place, selon une recette artisanale⁵. Une colle animale mélangée à de la gomme (arabique ?), de l'huile de lin chauffée, de l'amidon et de la résine de bouleau a été appliquée pour fixer le papier au couvercle et à la surface intérieure de la boîte (Poulin, Henderson et Corbeil 2017 : 4). Des résidus de nicotine ont également été identifiés, ce qui indique que la boîte se trouvait dans un endroit exposé à la fumée de tabac. Enfin, la présence de pesticides est attribuable à des méthodes autrefois utilisées pour préserver les objets dans les musées (Poulin, Henderson et Corbeil 2017 : 2).

Dans son livre *Saintes artisanes*, Barbeau décrit cet objet comme suit : « [c]ette jolie boîte, une des plus anciennes portant une date, que j'ai retrouvée chez un habitant de la côte de Beaupré, près de Québec, est maintenant conservée au Musée national du Canada⁶. Sa décoration est

Fig. 1. Boîte en écorce de bouleau ornée de piquants de porc-épic, vers 1790 (en cours de restauration), Musée canadien de l'histoire, III-X-16, IMG2018-0005-0008.



Fig. 2.
Intérieur du couvercle
avec la note manuscrite
collée en 1790
(avant restauration),
Musée canadien de
l'histoire, III-X-16,
IMG2018-0005-0003.

typique ; elle ressemble fort à celle des autres ouragans⁷ d'écorce encore gardés en grand nombre chez les Ursulines, à l'Hôtel-Dieu, et à l'Hôpital Général, de Québec » (Barbeau 1944 : 91). Les archives du MCH nous apprennent que Barbeau a acquis cette boîte chez Vincent Crépin et son épouse, au Sault-à-la-Puce (Château-Richer) en 1930, probablement entre le 11 et 14 juillet⁸, et qu'elle était « resté (*sic*) à la maison »⁹, donc qu'elle s'y trouvait depuis longtemps. Il acquiert auprès des mêmes personnes trois autres objets, destinés aux parcs nationaux : un plat à fruit, un plat en terre cuite et une couverture de laine tissée par une certaine madame Tremblay trente ans auparavant¹⁰. Il attribue au lot une valeur de vingt dollars « ou plus »¹¹. Barbeau effectue alors des recherches sur le terrain dans le but de documenter « [...] *the question of the colonial influence on Indian art and culture in eastern Canada* »¹². Il reproduit aussi le texte de la note manuscrite, ce qui nous a permis de le compléter puisque le papier a depuis subi quelques pertes sur sa partie gauche. Il commet toutefois une erreur en inscrivant l'année « 177 ? » à la fin du

texte : il s'agit plutôt de 1790. Voici le texte au complet, photographié (Fig. 2) et transcrit avec, entre crochets, les parties manquantes telles que consignées par Barbeau dans *Saintes artisanes*. Nous avons aussi conservé sa graphie originelle.

Cette Boëte appartient
[à] Marie Josephe Fortin¹³
[fil]le du Capitaine Fortin de la petite
Riviere. En cas que quelques personne lui
[prenne] elle supplie très humblement le voleur
[de la] lui raportée bien vite sans rien
[prendre] de ce quil y a de dans sans qu'oi il
[sera] poursuit dans toute la rigeurs des loix
Josephe Fortin
Le 14 septembre de 1790

Dans son ouvrage *Micmac Quillwork*, Ruth Holmes Whitehead, du Nova Scotia Museum, évoque également cette boîte en reprenant à peu près les informations de Barbeau ; mais elle ajoute qu'elle a été fabriquée avec une certaine maladresse, qu'il s'agit d'un travail d'amateur (1982 : 35)¹⁴. Il est vrai que les piquants sont assez mal alignés. Aurait-elle été fabriquée par une artisane mi'kmaq peu expérimentée ou une jeune élève des Ursulines de Québec, par exemple ?

L'utilisation des piquants de porc-épic constituait une tradition esthétique chez les Mi'kmaq bien avant l'arrivée des Européens. Ils sont mentionnés, ainsi que leurs teintures végétales, dans les récits de voyage les plus anciens, comme celui du marchand et explorateur rouennais Étienne Bellenger qui sillonna la côte de la Nouvelle-Écosse avant 1582 et en 1583 (Whitehead 1991 : 16-17 ; Quinn 2003). Marc Lescarbot parle aussi des ornements en « arrêtes ou aiguillons » de porc-épic fabriqués par les femmes des environs de Port-Royal (Lescarbot 1866 [1612] : 708 ; Whitehead 1991 : 25). Le missionnaire récollet Chrestien Le Clerq, pour sa part, décrit plusieurs objets ornés avec des piquants de porc-épic tels que des bijoux, des « berceaux » de nouveaux-nés et des étuis, fabriqués par les Mi'kmaq de Gaspésie. Certains objets ainsi décorés sont envoyés en France « par curiosité ». Il mentionne également des plantes utilisées pour les teindre, telle la savoyane (Le Clerq 1691 : 45, 57, 60, 130). Mais cet artisanat

s'est transformé à partir du XVIII^e siècle, dans un contexte d'échanges. En effet, comme l'indique Ruth B. Phillips :

Prior to contact, Native people did not embroider directly on the surface of bark containers either with quills or moosehair¹⁵, nor did they make lidded boxes and other fancy wares that became typical of the eighteenth-century curio trade. The origin of these wares was a true contact zone event that fused the technical knowledge of Aboriginal peoples with the entrepreneurship and artistry of Quebec nuns. (1998 : 104, 107)

Il s'agit donc d'objets hybrides nés dans un contexte économique particulier. En effet, ce type de boîtes, que les Mi'kmaq semblent avoir commencé à fabriquer entre 1700 et 1750 (Whitehead 1982 : 29-30 ; Phillips 1998 : 106-107), répondait à une demande, une mode, et générait des profits chez différents vendeurs : artisanes mi'kmaq et leur entourage, communautés religieuses et autres commerçants. L'acquisition de cette boîte par Barbeau correspondait tout à fait au mandat qui lui avait été assigné : documenter l'influence de la colonisation européenne sur l'art et la culture amérindiennes de l'est du Canada. Mais ce n'était pas une influence à sens unique : ces objets témoignent tout autant de l'influence des Autochtones sur l'art et la culture des populations d'origine européenne, ici canadienne, de la vallée du Saint-Laurent.

La piste des communautés religieuses

Barbeau examine la tradition de la fabrication d'objets en écorce dans les communautés religieuses du Canada, chez les Ursulines en particulier, dès le Régime français. Il a relevé de nombreux témoignages dans leurs archives documentant cet artisanat (Barbeau 1944 : 91), qui ont été repris par plusieurs auteurs par la suite (Whitehead 1982 ; Phillips 1998 ; Turgeon 2002). Nous avons également constaté la présence de revenus provenant des « ouvrages d'écorce » dans les registres des Ursulines mais, comme l'avait relevé Whitehead, nous n'y avons trouvé aucune mention de piquants de porc-épic¹⁶. Les registres sont cependant très peu détaillés, ce que Barbeau avait aussi remarqué (Barbeau 1944 : 87 ;

Marchand 1994 : 11). On y perçoit aussi les autres activités artistiques rémunératrices réalisées par les Ursulines pour financer leur œuvre, la plupart du temps destinées à l'ornementation des églises : dorure, peintures et fleurs, couture, sans compter la broderie d'art.

Christine Turgeon, du Musée des Ursulines de Québec, ajoute que « l'introduction du travail de l'écorce chez les Ursulines de Québec est due à la présence, dans la communauté, de religieuses métisses et d'anciennes captives rachetées par des missionnaires puis confiées aux Ursulines. Ces jeunes filles, élevées dans leur enfance et leur adolescence parmi les femmes autochtones, connaissent ces techniques et les enseignent aux Ursulines » (2002 : 58-59). Les religieuses offraient ces boîtes et d'autres objets en écorce en cadeau à leurs bienfaiteurs ou les vendaient pour en tirer des revenus (Barbeau 1944 : 89-90). En 1757, dans son *Mémoire sur l'état de la Nouvelle-France*, Bougainville indique que « les religieuses Ursulines ont deux couvents, l'un à Québec et l'autre aux Trois-Rivières ; [...] on y élève des demoiselles ; on y tient des écoles externes, et on y travaille beaucoup en broderie, ainsi que quantité des ouvrages faits dans le goût des Sauvages, et que l'on envoie comme s'ils les avaient faits » (Bougainville 2003 [1757] : 85). Chez les Ursulines de Québec, cette production de souvenirs s'est accélérée après la Conquête : les officiers britanniques en étaient friands et payaient de fortes sommes pour s'en procurer, ce qui assurait certains revenus au couvent (Turgeon 2002 : 59-60). Ces objets faisaient partie de l'univers domestique de leurs épouses, auxquelles ils étaient souvent destinés. Ces femmes ont ainsi contribué à leur popularité dans leur milieu, à une époque où les « cabinets de curiosité », collections privées présentant des spécimens d'histoire naturelle et des objets ethnographiques, étaient toujours en vogue : « [there is a] growing body of evidence indicating that genteel eighteenth-century women took a special – and fashionable – interest in Indians, and that they probably played a leading role in the formation of Indian cabinets » (Phillips et Idiens 1994 : 23). Il semble en outre que les Ursulines aient cessé de fabriquer de tels objets dans le premier tiers du XIX^e siècle (Phillips 1998 : 125 ; Barbeau 1944 : 87). Les communautés religieuses de la vallée du Saint-Laurent n'étaient manifestement pas les seules à avoir appris le

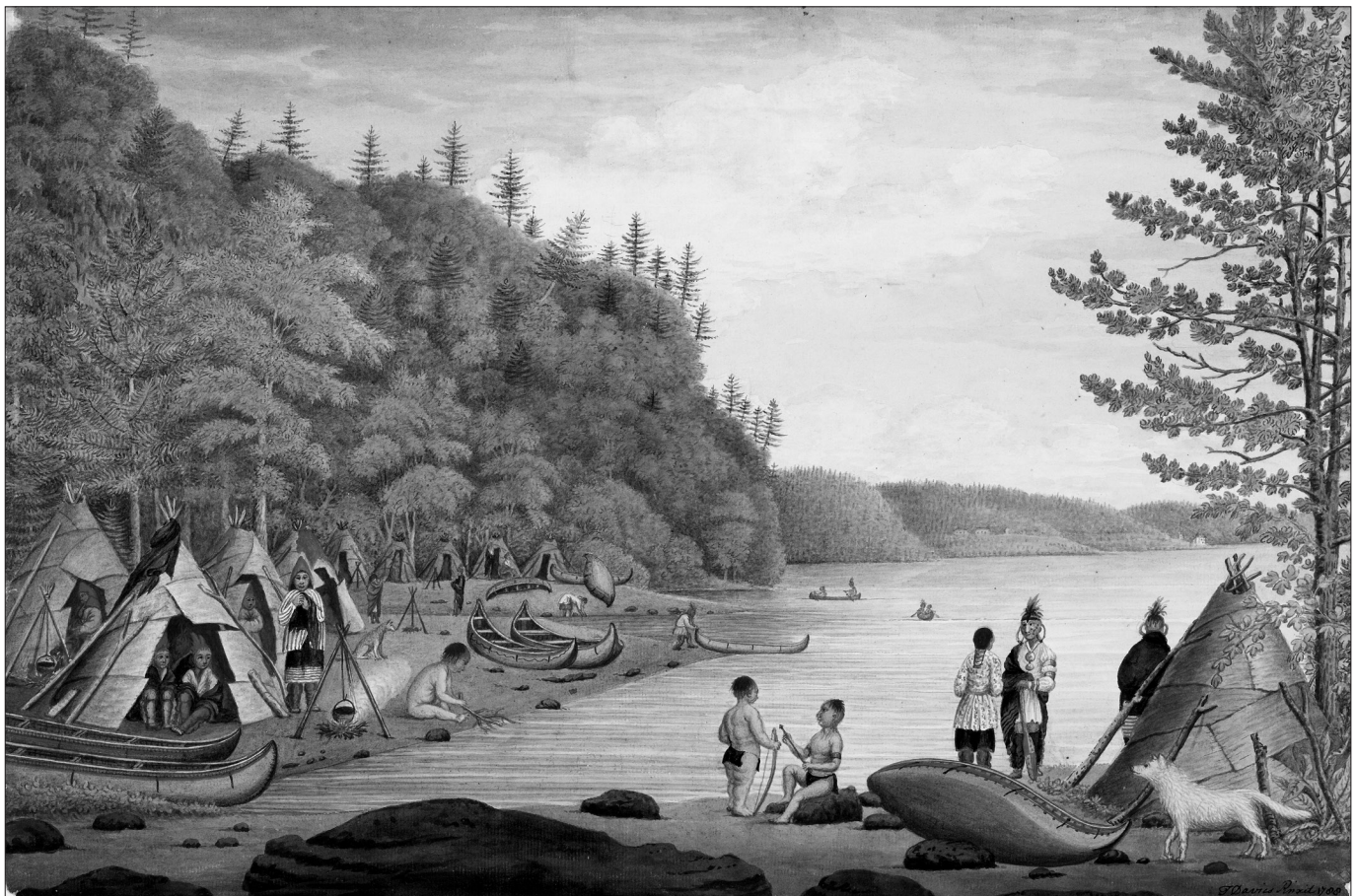
travail de l'écorce ou à s'inspirer de l'artisanat autochtone. En 1789, par exemple, une certaine madame Cottnam faisait paraître dans un journal une publicité pour son école de Saint-Jean, au Nouveau-Brunswick, où elle enseignait notamment le travail de l'écorce (Phillips 1998 : 125).

La circulation des boîtes ornées de piquants de porc-épic : quelques possibilités

Des habitants de la vallée du Saint-Laurent se sont sans aucun doute procuré de telles boîtes auprès des Autochtones qui en faisaient le commerce. De nombreux réseaux d'échange, dont la complexité nous échappe, existaient. Depuis le XVII^e siècle, par exemple, les Mi'kmaq entretenaient une dévotion particulière pour sainte Anne et avaient l'habitude de se rendre en pèlerinage à Sainte-Anne-de-Beaupré (Martijn 1986 : 210-215). Ces visites constituaient d'excellentes occasions d'échanges. Dans les notes concernant son travail

de terrain à l'époque où il a acquis la boîte, Barbeau indique d'ailleurs que l'implication des Mi'kmaq dans le commerce sur la côte de Beaupré constitue une avenue de recherche intéressante et suggère que cela aurait eu une influence sur leur artisanat¹⁷. Ces derniers auraient tout autant pu influencer les habitants de l'endroit et leurs pratiques artisanales : la seule présence de boîtes ornées de piquants de porc-épic dans leurs intérieurs constitue, selon nous, un témoignage de dialogue culturel. Des Mi'kmaq se sont aussi intégrés aux populations montagnaises du Saguenay dès le XVII^e siècle (Martijn 1986 : 210). Peut-être y implantèrent-ils certaines traditions artisanales ? Certains s'installaient également à la Pointe de Lévy (Fig. 3) durant plusieurs semaines en été, notamment pour assister aux rencontres des « présents du roi », une tradition instaurée sous le Régime français et maintenue par les autorités britanniques après la Conquête afin de consolider les liens avec plusieurs nations autochtones (Cadrin 1996 : 58-65). Ils en profitaient donc aussi pour commercer. Au

Fig. 3.
Thomas Davies, Vue d'un campement indien près de la pointe de Lévy, en face de Québec, prise en 1788. Acheté en 1954, Musée des beaux-arts du Canada, Ottawa, 6280. Photo : MBAC.



XIX^e siècle, le commerce de ce type de souvenirs prend de l'expansion : en 1850, par exemple, des Mi'kmaq tenaient un kiosque de souvenirs à Rivière-du-Loup, dans le Bas-Saint-Laurent (Whitehead 1982 : 37).

Il semble qu'il existait aussi une « filière » acadienne dans le commerce de boîtes ornées de piquants de porc-épic. Vénérande Robichaux, marchande établie à Québec avec ses parents suite au Grand Dérangement, échangeait des marchandises avec son frère Otho et le commerçant Michel Allain, de Néguauc au Nouveau-Brunswick, dès les années 1780 (Robichaud 2003 ; Haines 2003). Parmi celles-ci, des boîtes ornées de piquants de porc-épic, peut-être achetées chez les Mi'kmaq de Burnt Church. Le 6 septembre 1803, Vénérande écrit à Allain, qui est à Néguauc : « Si vous pouviez me procurer une jolie peau d'ours vous pourrez la payer le plus haut prix qu'elle pourra valoir dans vos endroits, peut-être que par la voie de Mr. Joyer¹⁸ vous pourriez me faire [ob]tenir cela ainsi que mes Boîtes de porc épic »¹⁹. L'inventaire après décès de Vénérande, décédée en 1839 à l'âge de 86 ans, comprend d'ailleurs « deux petites boîtes de porc-épic » (Laplante 1997 : 111). Il est à noter que la famille Robichaux, avant d'être déportée, jouissait d'une certaine notoriété dans la région de Port-Royal : le grand-père de Vénérande et Otho, Prudent, était un commerçant respecté, notamment par les Mi'kmaq dont il parlait la langue (Laplante 1997 : 9-10). Se pourrait-il que des femmes métisses, issues d'unions entre Acadiens et femmes mi'kmaq²⁰, aient aussi fabriqué de ces boîtes et transmis cette pratique dans leur entourage ? En outre, en 1791, le voyageur écossais Patrick Campbell observe un couple d'Autochtones à la jonction des rivières Renous et Miramichi, à une soixantaine de kilomètres de Néguauc, qui fabriquent de petits « paniers » (probablement des boîtes) décorés de piquants de porc-épic. Il décrit leur façon de les teindre à partir de teintures extraites de morceaux de tissus bouillis (Campbell 1793 : 62-63 ; Whitehead 1991 : 179-180).

Il nous semble impossible de déterminer de quelle façon la boîte de Marie-Josèphe Fortin est arrivée à « *la petite Rivière* » (Petite-Rivière-Saint-François²¹), tant les avenues sont nombreuses. Aurait-elle pu avoir été fabriquée par Marie-Josèphe lors d'un séjour au pensionnat des Ursulines de Québec ? Cela pourrait expliquer la

fabrication maladroite de la boîte, par une jeune fille, ainsi que le fait que Marie-Josèphe sache écrire bien qu'elle ait grandi dans un milieu rural et assez isolé, comme nous le verrons un peu plus loin. Il y a certes une « Marie Joseph Fortin » qui est pensionnaire chez les Ursulines en 1767 et 1768²², mais son âge, 12 ans, ne correspond pas à celui de celle qui nous intéresse, qui est née en 1758. Et ce prénom et ce nom de famille sont très communs à l'époque. Il est aussi possible que la liste des pensionnaires comporte des erreurs ou des omissions puisque « divers documents font voir que beaucoup de noms n'ont pas été enregistrés » (Mère Saint-Thomas 1866 : 205). Marie-Josèphe aurait tout aussi bien pu recevoir cette boîte en cadeau ou l'avoir elle-même achetée.

Marie-Josèphe, sa boîte et le pouvoir d'évocation d'un objet

Mais qui était Marie-Josèphe Fortin ? Et pourquoi cette boîte lui était-elle si précieuse ? Elle écrit qu'elle est la fille du « Capitaine Fortin de la petite Rivière » et avertit un éventuel voleur qu'il serait poursuivi s'il la prenait. La mention de son père semble liée à une autorité quelconque. Nous avons donc suivi la piste du capitaine de milice, un personnage estimé dans sa communauté et qui détenait certains pouvoirs. Nous avons pu identifier ce père et retracer en partie l'histoire de Marie-Josèphe et de sa boîte, un peu à la manière de Laurel Thatcher Ulrich (2001) : il s'agit de Jean-Baptiste Fortin, né à Baie-Saint-Paul le 29 juillet 1728²³. Ce dernier épouse Joséphe Paré²⁴, native de Sainte-Anne-de-Beaupré, le 7 novembre 1756 à Saint-Joachim. L'acte de mariage indique qu'ils ont obtenu une dispense de consanguinité du troisième au quatrième degré²⁵. Le couple s'établit ensuite à Petite-Rivière-Saint-François, où Marie-Josèphe, leur fille aînée, est baptisée le 13 février 1758²⁶, en pleine guerre de Sept Ans. Jean-Baptiste, sans doute milicien comme tant d'autres, a certainement pris part à la guerre, mais nous ignorons exactement de quelle façon. Peut-être a-t-il contribué à allumer les feux ? Ces signaux annonçaient, de paroisse en paroisse, l'avancée de la flotte britannique sur le fleuve au printemps de 1759 (Deschênes 2009 : 43-47, 107-108). À l'instar de plusieurs familles, les Fortin ont dû se réfugier dans les bois cet été-là : Jacques Fortin, père de

Jean-Baptiste et grand-père de Marie-Josèphe, est d'ailleurs mort « le 22 août 1759 à l'âge de 68 ans dans les cabanes dans les bois, près de la zone ravagée par les Britanniques » (Mathieu et Imbault 2013 : 76)²⁷. La famille a sans doute aussi été affectée par les saccages que firent les *Rangers*²⁸ à Baie-Saint-Paul, où ils avaient plusieurs parents (Deschênes 2009 : 58-60 ; Mathieu et Imbault 2013 : 76). Jean-Baptiste meurt en 1806 et son acte de sépulture indique qu'il est capitaine de milice²⁹. Il semble avoir exercé cette fonction pendant une trentaine d'années puisqu'il est déjà identifié comme capitaine de milice de Petite-Rivière dans une liste dressée en 1776 : il a alors autorité sur 29 hommes mariés et 22 garçons³⁰.

Marie-Josèphe a raison d'invoquer l'autorité de son père. En effet, les capitaines de milice occupent une place importante au sein des paroisses de l'époque. Cette fonction constitue un héritage direct du Régime français. Les pouvoirs des capitaines, annulés peu après la Conquête par le gouvernement colonial britannique au profit des baillis, seront réinstaurés après 1777 suite à l'invasion américaine et, devant cette menace persistante, dans le contexte de la guerre d'Indépendance. Nommés par le gouvernement colonial, les capitaines de milice sont de véritables « agents du gouvernement dans leurs paroisses » (Fyson 2001 : 33). Ils ont un rôle militaire, certes, mais ils agissent aussi à titre de *coroners*³¹ et sont responsables du maintien de la paix ; ce sont des policiers en quelque sorte. Ils doivent également veiller à la construction et à l'entretien des chemins en s'assurant la participation de la population. Ils peuvent aussi remplacer un curé dans certaines circonstances³². En 1790, à soixante-deux ans, Jean-Baptiste Fortin est donc un notable dans sa communauté ; il jouit d'un certain statut social (Legault 1995 : 28).

C'est en partie à cause de ce statut que nous avons voulu, sans succès, vérifier si Marie-Josèphe avait été pensionnaire chez les Ursulines. Comme il n'y avait pas d'école dans la région à l'époque, elle a peut-être appris à écrire auprès de membres de sa famille ou d'un prêtre : Louis Chaumont, Jean-Jacques Berthiaume ou Jean-Antoine Aide-Créquy, par exemple (Tanguay 1893 : 110 ; Porter 2003). Les divers documents liés à Marie-Josèphe et à sa famille nous montrent d'ailleurs qu'ils savent à peu près tous signer : certains, comme Marie-Josèphe elle-même, écrivent

d'une façon plutôt hésitante mais d'autres, comme son frère Jean-Baptiste Éliphe³³, ont une très belle écriture. La comparaison des écritures nous porte d'ailleurs à croire que c'est lui qui a écrit la note collée dans la boîte de sa sœur. Marie-Josèphe savait signer, mais cela ne constitue pas une preuve de compétence en écriture et en lecture.

Petite-Rivière-Saint-François était une paroisse modeste au sein de la seigneurie de Beaupré, propriété du Séminaire de Québec (Grenier 2012 : 115). Le recensement de 1762 indique que 185 personnes habitent l'endroit.³⁴ Le foyer des Fortin compte alors un homme, deux femmes³⁵, un garçon de moins de quinze ans³⁶ et une fille – Marie-Josèphe. La famille vit sur six arpents de terre et possède deux bœufs, deux vaches, quatre moutons, un cheval et trois cochons³⁷. L'agriculture, la pêche à l'anguille et la chasse au « marsouin blanc » (béluga) constituent les principales activités des habitants de l'endroit. Ces ressources halieutiques étaient exploitées depuis longtemps par les Autochtones qui séjournèrent dans la région l'été et l'automne pour s'en procurer (Gauthier et Perron 2002 : 38). La configuration géographique de Petite-Rivière, sertie entre le fleuve Saint-Laurent et la montagne, en limitait le développement. Comme le remarquait le botaniste suédois Pehr Kalm, de passage en 1749,

[...] leurs terres ne sont pas très étendues, car l'espace situé entre le pied de la colline et la rive ne dépasse pas une portée de mousquet ; [...] on dit que les habitants d'ici sont assez pauvres, ce que je crois volontiers, et qu'ils doivent rarement voir le soleil ; en effet, celui-ci se cache derrière les montagnes situées à l'ouest et au pied desquelles habitent ces gens, si bien qu'ils doivent être privés de soleil deux ou trois heures avant celle de son coucher réel. [...]

Les maisons sont disséminées ça et là ; il y a une belle petite église en pierre ; les habitants d'ici ont à subir le grand inconvénient que, chaque année, l'eau du fleuve ronge et emporte un morceau de leur sol, et diminue ainsi des terrains qui étaient déjà modestes auparavant. Ils vivent dans la crainte que le fleuve n'emporte peu à peu la totalité de leur sol. Les maisons sont bâties, pour une part, en schiste noir compact et toutes de la façon

que j'ai décrite précédemment en parlant des habitations rurales. Les gens possèdent de l'étain en assez bonne quantité, sous forme de plats et d'assiettes ; on voit, dans chaque foyer, beaucoup d'enfants des deux sexes ; l'âtre est également construit en schiste noir compact. (Kalm 1749 [1977] : 343, 390)

Les parents de Marie-Josèphe ont probablement entendu parler de Kalm ou l'ont peut-être même vu alors qu'ils étaient encore jeunes. La description qu'il fit de l'endroit était certainement encore très juste plusieurs années après son passage.

En 1790, la région comprenant Petite-Rivière, Baie-Saint-Paul, les Éboulements et l'île aux Coudres compte moins de 3000 habitants. Baie-Saint-Paul est plus peuplée, avec 1291 habitants, alors qu'il n'y en a que 174 à Petite-Rivière (Perron et Gauthier 2000 : 87, 117-118). Cette population, qui prend sa source surtout dans la côte de Beaupré et l'île d'Orléans, est « homogène » puisque peu de nouveaux arrivants s'y intègrent entre 1675 et 1849 : le « coefficient de parenté [y est donc] élevé, même si les interdits quant aux mariages consanguins sont respectés » (Perron et Gauthier 2000 : 118). Marie-Josèphe colle la note dans sa boîte le 14 septembre 1790. Quelques jours plus tard, le 4 octobre 1790 (Fig. 4), elle épouse Joseph Taillon dit Michel³⁸, un cultivateur de Château-Richer, où elle déménagera. Elle a trente-deux ans et lui, vingt-huit³⁹. Cela nous semble assez âgé, surtout pour une femme⁴⁰, et pourrait peut-être s'expliquer par la difficulté de trouver un conjoint dans un milieu où le coefficient de parenté est élevé, d'où la nécessité de recourir à l'exogamie. Le choix du mois d'octobre pour sceller l'union n'est pas un hasard : Taillon étant cultivateur, il fallait attendre la fin des récoltes, ce qui convenait aussi aux invités, occupés par les mêmes travaux⁴¹ (Lachance 2000 : 100-101).

Les époux avaient publié un premier ban⁴² à la messe paroissiale, présidée par le curé Louis Lelièvre, le deuxième dimanche de septembre, et ont obtenu une dispense de deux bans de l'évêque de Québec, Mgr Jean-François Hubert, le 20 septembre⁴³. Étaient-ils pressés de se marier ? Il se peut aussi que l'absence d'un prêtre résidant, donc de l'impossibilité d'annoncer les bans lors de trois messes dominicales consécutives, ait

que la dite future épouse apporte de son côté
un petit coffre, une cassette, un lit garni, et un
buffet garni, donne en plus son, un vache et un
mouton donne par avance de boire.

Suit et passé à la petite Rivière près la
Baie St-paul, en présence de nous frère Louis Jiro
de Jean Marseau, de Pierre Taillon fils, et
Jean Baptiste Fortin, et de Michel Lavoie qui ont
signé comme témoin. Le quatre d'octobre
mil sept cent quatre vingt dix.

Joseph Taillon
Joseph Fortin
Frère Eliphe Fortin
Michel Lavoie
Jean vien san marsault
J. Taillon / L. Lelièvre





Fig. 4 (en haut)
Extrait du contrat de mariage de Marie-Josèphe Fortin et de Joseph Taillon dit Michel, 4 octobre 1790. Bibliothèque et Archives nationales du Québec, Greffe d'Antoine Crespin, fils (1752-1783), CN301, S77.

Fig. 5 (en bas)
Thomas Davies, Vue de l'église de Château-Richer près de Québec, au Canada, prise en 1788. Acheté en 1954, Musée des beaux-arts du Canada, Ottawa, 6279. Photo : MBAC.

facilité l'obtention de la dispense⁴⁴. Marie-Josèphe quittera donc Petite-Rivière pour s'établir à Château-Richer, à une soixantaine de kilomètres au sud. Pour y arriver, elle devra naviguer sur le fleuve, probablement à bord d'une goélette, au moins jusqu'à Saint-Joachim car il n'y a pas de chemin de terre reliant les deux endroits à l'époque (Perron et Gauthier 2000 : 103-106). Ses effets personnels, dont la boîte, l'ont suivie à Château-Richer. Marie-Josèphe craignait vraisemblablement de la perdre en chemin ou de se la faire voler. Peut-être avait-elle étiqueté ainsi ses autres possessions ? On peut l'imaginer, avec son frère et d'autres membres de la famille, s'affairer à cette tâche. En outre, son contrat de mariage, établi par le curé Lelièvre à « défaut de notaire sur les lieux », stipule qu'elle apporte avec elle « un petit coffre, une cassette⁴⁵, un lit garni et un buffet garni »⁴⁶.

Nous savons peu de choses de la vie de Marie-Josèphe à Château-Richer (Fig. 5), vie rythmée par les travaux agricoles et domestiques, les soins aux enfants, le calendrier liturgique, les relations familiales et de voisinage et certainement quelques divertissements comme les veillées ou les fêtes populaires. En 1790, lorsqu'elle s'y installe, le village compte 640 habitants (Buteau 2005 : 49). Elle accouche de son premier enfant connu en 1792, une fille prénommée Marie-Josèphe⁴⁷. Monique suivra le 22 juillet 1793⁴⁸, puis Marie-Louise le 23 février 1795⁴⁹. Elle a sans doute bénéficié des services d'une sage-femme ; à Château-Richer, d'ailleurs, le métier se transmet de génération en génération depuis fort longtemps (Laforce 1985 : 146-149). Ses accouchements ont certainement eu lieu dans la pièce commune de la maison, comme c'était le cas la plupart du temps à l'époque (Lachance 2000 : 25). Il n'est pas impossible qu'un chirurgien, comme Johann Théodor Besserer, ait aussi été impliqué (Lessard 2012 : 346).

Marie-Josèphe meurt le 12 mai 1795, à l'âge de trente-sept ans, « après s'être confessé[e], et avoir reçu le saint viatique [communion du mourant] (elle n'avait pas reçu l'extrême onction, par surprise de la mort) »⁵⁰. Bébé Marie-Louise, sa plus jeune, la suit dans la tombe quatre jours plus tard le 16 mai : née le 23 février, elle n'avait pas encore trois mois⁵¹. On ne connaît pas les causes de leur décès. Un autre bébé meurt le lendemain de l'inhumation de Marie-Louise ainsi que plusieurs enfants en bas âge au printemps

de 1795. Une épidémie quelconque n'est pas à écarter, mais nous n'en avons trouvé aucune preuve. Le « mal de la Baie-Saint-Paul », dont la portée a été exagérée, ne semble pas non plus être en cause.⁵² Des complications survenues à la suite de l'accouchement pourraient aussi être à l'origine du drame, mais cela est peu probable étant donné l'âge du bébé⁵³. Les deux autres filles de Marie-Josèphe mourront également très jeunes : son aînée, Marie-Josèphe, meurt à la veille de ses six ans en février 1798⁵⁴ ; Monique meurt à quinze ans en 1808⁵⁵. La mortalité infantile, très élevée, touchait toutes les familles : « deux enfants sur cinq décèdent avant l'âge de quinze ans au Canada au XVIII^e siècle » (Lachance 2000 : 42). Marie-Josèphe Fortin et Joseph Taillon n'auront donc pas de descendance⁵⁶.

L'inventaire après décès de Marie-Josèphe (Fig. 6) a été rédigé le 28 octobre 1795, soit cinq mois après sa mort, à la demande de son veuf⁵⁷. C'est un document intéressant à bien des égards, notamment parce qu'il y est aussi question de la tutelle de ses enfants mineurs – ses deux filles, Marie-Josèphe et Monique – et que l'on y perçoit très bien l'importance de la famille et de la communauté. Lors d'une « assemblée de parents » (conseil de famille, composé de sept personnes) tenue le 23 octobre 1795, Joseph Taillon est déclaré tuteur de ses enfants et Jean-Baptiste Éliphe, leur oncle maternel, subrogé-tuteur (tuteur remplaçant)⁵⁸. Le plus jeune frère de Marie-Josèphe, Christophe, est témoin.

L'inventaire de ses « linges et hardes », réalisé en présence de témoins, nous renseigne sur les possessions de Marie-Josèphe. La liste n'est pas bien longue, mais le premier élément qui y figure est « une Boette de porquèpi » (boîte de porc-épic), évaluée à six livres⁵⁹. Le deuxième est une boîte semblable (« item une ditte »), évaluée à trois livres. Et il y en a une troisième un peu plus bas (« item une Boette de porquèpi »), évaluée à une livre et quatre sols. La boîte qui est à l'origine de cet article est sans aucun doute l'une d'entre elles : peut-être celle qui avait le plus de valeur, ce qui expliquerait en partie le fait qu'elle ait été transmise et préservée ?

L'inventaire nous indique que la boîte ornée de piquants de porc-épic évaluée à six livres a une valeur équivalente, par exemple, à celle de ses six paires de vieux souliers français. Il n'existe pas de témoignages iconographiques connus

d'intérieurs de maisons d'habitants de la vallée du Saint-Laurent avant le début du XIX^e siècle : les inventaires après décès sont donc très utiles pour tenter de les reconstituer⁶⁰. On peut ainsi s'imaginer la boîte dans un univers domestique assez humble, posée sur un buffet, peut-être peint (Fleming 1994 : 15-17, 102-133) – comme nous l'avons vu plus haut, elle en a reçu un à son mariage – sur une petite table d'appoint ou sur la tablette d'une cheminée où étaient parfois disposés divers objets en guise de « garnitures » (Hardy 2001 : 78-79, 84-85)⁶¹. On trouve aussi dans l'inventaire des indices sur le type d'objets que pouvaient contenir l'une ou l'autre de ses boîtes. Marie-Josèphe possédait des bijoux : « une épingle[te] d'argent » (épinglette ou broche) et « une paire de boucle[s] d'argent ». D'autres menus objets auraient aussi pu y être rangés comme sa « paire de siseau » (ciseaux) ou du fil et des aiguilles, par exemple. Une « boette de bois avec lamidon » nous renseigne sur son utilisation de la poudre d'amidon par coquetterie ou pour des questions d'hygiène (Hardy 2001 : 117-120). Elle avait aussi une « trous[s]e à peigne de loup marin » (en peau de phoque) : on utilisait les peignes, à l'époque, surtout pour l'épouillage (Hardy 2001 : 115). De même deux tabatières, l'une d'écaille, l'autre de cuivre. On peut en déduire qu'elle consommait du tabac, peut-être à priser ou en le fumant à la pipe⁶². Ses vêtements sont aussi décrits : elle possédait notamment trois jupons de calmande⁶³, plusieurs jupes de droguet⁶⁴ et d'étoffe et cinq mantelets. Enfin, notons ses « quatre paire[s] de soulier[s] sauvage[s] », c'est-à-dire de mocassins. Les mocassins et les bottes « sauvages », empruntés aux Autochtones et adoptés par les Canadiens depuis plusieurs générations, étaient en effet plus adaptés à la campagne canadienne, cadre de vie de Marie-Josèphe, que les souliers français (Hardy 2007 : 61-62 ; Back 1991 : 38-41).

Joseph Taillon se remarie en 1796 à Geneviève Crespin⁶⁵ et il meurt le 5 mai 1811, à l'âge de 49 ans⁶⁶. Le couple n'a pas eu d'enfant. Le 1^{er} février 1813, Geneviève, qui aura bientôt 56 ans, donne ses terres, ses animaux et tous ses biens, provenant de sa communauté avec Joseph Taillon, à son neveu Jean-Vincent Crespin qui doit en échange assurer sa subsistance (Gariépy 1993 : 471). La boîte de Marie-Josèphe Fortin faisait donc partie des biens donnés. Geneviève meurt le 29 avril



1838, à l'âge de 81 ans⁶⁷. Comme nous l'avons mentionné en début de texte, Barbeau acquiert la boîte en 1930 auprès de Vincent Crépin à Château-Richer : il s'agit du petit-fils de Jean-Vincent Crespin⁶⁸. Cent quarante ans séparent ainsi l'année où Marie-Josèphe a collé la note dans sa boîte à la veille de son mariage, en 1790, de celle où elle fut acquise par Barbeau, en 1930.

La petite sœur de Marie-Josèphe, Marguerite⁶⁹, de vingt ans sa cadette, avait également épousé un homme de Château-Richer,

Fig. 6. Extrait de l'inventaire après décès de Marie-Josèphe Fortin, 28 octobre 1795. Bibliothèque et Archives nationales du Québec, Greffe d'Antoine Crespin, fils (1752-1783), CN301, S77.

Pierre Jobidon, le 26 juin 1797 à Petite-Rivière. Fait intéressant, Joseph Taillon a signé comme témoin. Marguerite, son père Jean-Baptiste et son frère Jean-Baptiste Éliphe signent aussi l'acte⁷⁰. Marguerite aura elle aussi un destin tragique. Elle meurt à Château-Richer le 9 mars 1803⁷¹, à 24 ans, huit jours après avoir accouché d'un garçon, Pierre-Jean-Baptiste⁷², qui mourra quelques semaines plus tard. Elle avait aussi perdu un garçon de deux ans, Pierre, en 1801⁷³. Lorsque son veuf se remarie en 1804, il fait dresser l'inventaire des biens de la communauté, dans lequel apparaît « une boîte garni de porc épi avec divers a[r]ticles » évalués ensemble à trois livres⁷⁴. Marie-Josèphe et Marguerite auraient-elles appris à fabriquer de telles boîtes ? Auprès de leur mère, par exemple, qui était originaire de Sainte-Anne-de-Beaupré, endroit très fréquenté par les Mi'kmaq ?

Quelques inventaires dressés à Château-Richer à la même époque comprennent de ces boîtes. Ainsi feu Marie Marguerite Racine, épouse d'Ignace Gravelle, possédait « deux petites boîtes de porc épi estimées ensemble deux livres »⁷⁵. Marguerite Thibault, la seconde épouse de ce même Gravelle, avait « une boîte garni de porc épi estimé deux livres huit sols »⁷⁶. Ces boîtes, décrites avec les « linges et hardes » des épouses, étaient-elles d'usage exclusivement féminin ? Par ailleurs, nous ne pouvons expliquer pourquoi la première boîte qui apparaît dans l'inventaire de Marie-Josèphe est évaluée à six livres puisque, dans d'autres inventaires, leur valeur ne dépasse généralement pas trois livres.

Des Canadiennes pratiquaient-elles également ce genre d'artisanat, qui aurait pu se transmettre dans les familles – comme celle des Fortin par exemple – par une mère, une tante ou une grand-mère ? S'agissait-il simplement de cadeaux communs à l'époque, obtenus de commerçants, Autochtones ou non ? En 1800, un voyageur anonyme inscrit dans son journal que les jeunes filles « du village » et les religieuses de Trois-Rivières fabriquaient des boîtes et des paniers d'écorce et les décoraient de poils d'original teints que leur procuraient des Autochtones (Philipps 1998 : 296, note 37). Dans cette région, ce type d'artisanat, lucratif, est une véritable industrie : en 1852, un recenseur indique qu'un grand nombre de femmes, « des brodeuses sur écorce de bouleau avec poil d'original colorié »,

s'y adonnent (Morneau 1988 : 72). Pourquoi n'y aurait-il pas eu une production domestique de boîtes ornées de piquants de porc-épic, en particulier dans une région longtemps fréquentée par les Mi'kmaq ? Pourrait-on entrevoir la boîte de Marie-Josèphe, objet hybride, issu d'un dialogue, autrement ? Éviter de lui *opposer* une origine autochtone ou euro-canadienne ? Il semble en effet que les réalités des emprunts, des échanges et des contextes d'utilisation aient été bien plus complexes⁷⁷.

Conclusion

Dans les collections de musées, les objets domestiques associés à des individus proviennent habituellement de membres de l'élite, dont ils témoignent du statut, et dénotent un certain luxe. Préservés par des descendants qui avaient le souci de perpétuer le souvenir d'un aïeul, ils sont parfois accompagnés d'une documentation substantielle que viennent compléter les témoignages oraux des familles. En plus de leur provenance, on a souvent des détails sur leur fabricant : c'est le cas des pièces d'orfèvrerie ou d'horlogerie⁷⁸ par exemple, des objets signés – par des hommes. En outre, lorsqu'ils ont appartenu à un militaire bien en vue, le parcours de certains objets anciens d'origine ou d'inspiration autochtone est plus facile à retracer⁷⁹.

Marie-Josèphe Fortin n'a pas eu de descendance, ses trois filles étant décédées très jeunes. De ce fait, elle n'intéresse probablement pas beaucoup les généalogistes. Or la note collée dans sa boîte, comme un écho lointain, nous a permis de lever le voile sur sa vie, de la sortir de l'anonymat. Nous avons ainsi pu dégager des informations sur les étapes fondamentales de l'existence de cette *habitante*, à travers les actes notariés et les registres paroissiaux : sa naissance, son mariage, son déménagement à Château-Richer, la naissance de ses enfants, sa mort et celle de ses proches. Nous avons également vu émerger un portrait des liens qu'entretenaient certaines familles de la côte de Beaupré et de Charlevoix, des solidarités et des stratégies familiales, de la structure sociale des paroisses à la fin du XVIII^e siècle. Son destin tragique, et celui de ses filles, fut aussi celui d'un grand nombre de femmes et d'enfants du Bas-Canada... dont les intérieurs

domestiques, sobres, étaient agrémentés de meubles, de quelques textiles et d'humbles petits objets comme cette boîte.

Cette boîte qui, à elle seule, possède une grande valeur documentaire. À défaut de pouvoir identifier l'artisane qui l'a fabriquée – une Mi'kmaq ? Une Canadienne ? Une femme métisse ? – elle constitue, par sa forme, par les matériaux qui la composent, par son contexte d'utilisation et sa provenance, un excellent témoignage des échanges entre les Autochtones et les habitants de la vallée du Saint-Laurent. Qui sait par quel chemin elle s'est retrouvée à Petite-Rivière-Saint-François ? À cet égard, il

serait intéressant de tenter de découvrir des schémas plus précis quant à la circulation de ce type d'artisanat à la fin du XVIII^e et au début du XIX^e siècles. L'analyse d'une grande quantité d'inventaires après décès de gens ayant vécu en des lieux fréquentés par des Mi'kmaq – Sainte-Anne-de-Beaupré, Château-Richer ou la côte de Lauzon (Lévis), par exemple – de récits de voyage et d'autres sources permettrait de dresser un portrait plus clair du commerce, de la présence de ces boîtes dans les intérieurs domestiques laurentiens et, peut-être, des artisanes qui les ont fait naître de leurs mains.

Notes

Je remercie Benoît Thériault, spécialiste en information des collections, archives textuelles, au Musée canadien de l'histoire (MCH), d'avoir partagé ses connaissances sur Marius Barbeau, sa carrière et son fonds d'archives, ce qui m'a permis de comprendre le contexte d'acquisition de la boîte. Mes remerciements vont également à Caroline Marchand et Amanda Gould, restauratrices au MCH, ainsi qu'à Marion Billot, stagiaire, étudiante au Master Conservation-Restauration à la Haute-École Arc de Neuchâtel (Suisse), qui ont travaillé à sa restauration. Merci aussi à Jonathan Lainey et John Willis, conservateurs au MCH, qui ont lu les versions préliminaires de ce texte et dont les commentaires et corrections ont été très utiles. Ces personnes ont partagé mon enthousiasme à l'égard de cet objet et de son histoire et nos échanges ont grandement contribué à la concrétisation de cet article.

1. Dès le Régime français, les paysans de la vallée du Saint-Laurent se qualifiaient d'habitants. Ils sont « ces colons-paysans qui constituaient l'écrasante majorité de la population canadienne-française de l'époque » (Greer 2000 : 11).
2. Voir aussi Thatcher Ulrich et al. (2015), ainsi que Turgeon (2007) qui propose un survol historiographique de l'étude de l'objet et de la culture matérielle.
3. Pour de plus amples informations sur les teintures utilisées pour teindre les piquants de porc-épic, voir Whitehead (1982 : 63-75).
4. Il existait une production limitée de vermillon dans l'ouest de l'Amérique du Nord. Dans l'est, l'ocre était la source principale du pigment rouge avant l'arrivée des Européens. Le vermillon

importé en Amérique du Nord provenait surtout des Pays-Bas (Lozier 2017 : 47-48, 50).

5. L'encre ferro-gallique est obtenue notamment par un amalgame de noix de galle, de sulfate de fer et de gomme arabique. Il existe d'innombrables recettes de ce type d'encre (voir Stijnman 2004).
6. Aujourd'hui le Musée canadien de l'histoire (MCH).
7. « Ouragan » : « ouragan, oragan, houragan. Sorte de plat ou de casseau en écorce de bouleau, bordé parfois de poil de porc-épic. [...] Ce mot emprunté au vocabulaire amérindien est en usage dès la fin du XVII^e s. Il semble plus usité dans la région de Québec » (Genêt, Vermette et Décarie-Audet 1974 : 178).
8. 1930, *Civil service, Canada calendar*, Archives du MCH, fonds Marius Barbeau, dossier « Calendriers 1929-1958 », boîte 172, f.4.
9. Archives du MCH, Fonds Marius-Barbeau, boîte B305, f13. (Noël-)Vincent Crépin, décédé le 22 mars 1935 (Gariépy 1993 : 475) ; voir aussi le registre de la paroisse de la Visitation de Notre-Dame, Château-Richer (Ancestry.com, coll. Drouin, 2008).
10. *Specimens of French-Canadian handicrafts and carvings collected by Marius Barbeau for the Dominion Parks Branch, in the province of Quebec, summer and autumn, 1930*, Archives du MCH, fonds Marius Barbeau, dossier « Artefacts Dominion Park Branch (1930-1936) », boîte B366.
11. Archives du MCH, Fonds Marius-Barbeau, boîte B305, f13.

12. Lettre de L.L. Bolton Acting Deputy Minister Department of Mines à Dr. W.H. Collins, A/ Director, National Museum of Canada, 6 mai 1930. Archives du MCH, fonds Marius-Barbeau, dossier « Bureau du Sous-ministre, Département des Mines, L.L. Bolton (1920-1940). Dossier personnel Barbeau », boîte B366.
13. Dans les divers documents que nous avons consultés, son prénom est orthographié de différentes façons. Nous avons décidé, dans le cadre de cet article, d'utiliser « Marie-Josèphe ».
14. Phillips mentionne aussi cette boîte, mais fait erreur en indiquant qu'elle est brodée de poils d'original (Phillips 1998 : 296, note 31).
15. Les limites de ce texte ne nous permettent pas de nous attarder à la broderie en poils d'original, développée en particulier chez les Hurons-Wendat et également pratiquée dans les communautés religieuses (à ce sujet, voir Tanguay 2012 ; Phillips 1998 ; De Stecher 2014).
16. Registre Québec. *Redditions de comptes de 1751 à 1830*, Archives du Pôle culturel du Monastère des Ursulines, Québec, SA-02-04-20.
17. « Beupré trades and influence on Micmacs. Their art of embroidery – geometric – floral », *Conversation and verbal report on 1929 and 1930 works*, Archives du MCH, fonds Marius Barbeau, boîte B366. Dans le rapport annuel du Musée de 1930, il est même suggéré, sans doute par Barbeau, que les formes géométriques que l'on retrouve dans l'artisanat des Mi'kmaq résulteraient d'une influence directe de l'école des arts et métiers établie à Saint-Joachim au XVII^e siècle par monseigneur de Laval, ce qui est inexact et sans fondement (*National Museum of Canada, Annual Report for 1930, 1932* : 9-10).
18. Le prêtre missionnaire René-Pierre Joyer, actif dans la péninsule acadienne entre 1798 et 1806 (Tanguay 1868 : 148).
19. Lettre de Vénérande Robichaux à Michel Allain, le 6 septembre 1803, Centre d'études acadiennes, Université de Moncton, fonds Placide-Gaudet, CEA, CN-1-83. Nous remercions François LeBlanc, du Centre d'études acadiennes, de nous avoir transmis cette lettre qui est également reproduite dans Laplante (1997 : 92-93) (quelques mots ont cependant été omis dans cette publication).
20. Au sujet des métissages entre Mi'kmaq et Acadiens, voir Landry (2013 : 294-297).
21. Ce lieu est parfois aussi nommé Saint-François-Xavier de la Petite-Rivière ou encore Petite-Rivière de la Baie Saint-Paul.
22. « Le 19bre 1767 Marie Joseph Fortin est entrée à nos classes âgée de 12 ans elle a trois mois sur les pensions elle est sortie le 27 may 1768 », Livre des entrées et sorties des Pensionnaires 1719-1839, MQ/1E/3/4/1/1,2, Archives du Pôle culturel du Monastère des Ursulines. Il s'agit peut-être de Marie-Josèphe Fortin fille de Julien Fortin et Marie Navers, née à Saint-Joachim en 1755 ; voir aussi Mère Saint-Thomas (1866 : 212).
23. Jean-Baptiste Fortin (29-07-1728–27-06-1806), Programme de démographie historique de l'Université de Montréal (PRDH), en ligne, <http://www.genealogie.umontreal.ca>, individu no 153181.
24. Joseph Paré (1736-04-13–1820-08-02), PRDH, individu n° 153182.
25. Mariage de Jean-Baptiste Fortin et Josèphe Paré, le 7 novembre 1756, paroisse de Saint-Joachim, comté de Montmorency, signé par Jean-Baptiste Fortin (« Jean Fortaint »), Ignace Paré, le père de l'épouse, et René Portneuf, prêtre : « [...] ne se sont découvert d'autres empêchement que le degré de parenté du trois au quatre dont Sa grandeur accorde dispense », registre de la paroisse de Saint-Joachim (Ancestry.com, coll. Drouin, 2008).
26. Baptisée Marie-Josèphe Agnès ; PRDH, individu n° 222716.
27. Jacques Fortin ; PRDH, individu n° 28141.
28. Compagnies de soldats américains.
29. Acte de sépulture de Jean-Baptiste Fortin, 28 juin 1806, registre de la paroisse de La Petite-Rivière-Saint-François (Ancestry.com, coll. Drouin, 2008).
30. « Rôles des Milices des campagnes du district de Québec depuis l'âge de seize ans jusqu'à soixante établies par ordre de son Excellence le Général Carleton par Messieurs François Baby, Gabriel Eld Taschereau & Jenkin Williams 1776 », reproduit dans Lefebvre (1953 : 227).
31. À titre de capitaine de milice, par exemple, Jean-Baptiste Fortin identifie les cadavres de trois noyés trouvés sur le rivage et procède, en présence de témoins, à leur inhumation le 19 avril 1787 (Henry Lacroix, trente-quatre ans ; Barthélémi Bouchard, trente-deux ans environ ; Guillaume Saunier, vingt-quatre ans environ) ; Registre de la paroisse de La Petite-Rivière-Saint-François (Ancestry.com, coll. Drouin, 2008).
32. Jean-Baptiste Fortin remplace le curé lorsque des nouveau-nés doivent être ondoyés et baptisés en son absence, comme ce fut le cas pour

- Émérencienne Symard, le 27 mai 1787 et Marie Olive Tremblay, le 16 octobre 1787 ; Registre de la paroisse de La Petite-Rivière-Saint-François (*Ancestry.com*, coll. Drouin, 2008).
33. PRDH, individu n° 234640, mort à Baie Saint-Paul le 4 mai 1832 à l'âge de 67 ans ; Registre de la paroisse de Baie Saint-Paul, Co. Charlevoix (*Ancestry.com*, coll. Drouin, 2008).
34. « Le recensement du Gouvernement de Québec en 1762 », dans *Rapport de l'archiviste de la province de Québec pour 1925-1926* : 135.
35. En plus de la mère de Marie-Josèphe, Josèphe Paré : une tante ? Une grand-mère ?
36. Un frère décédé en bas âge dont on aurait perdu la trace ? Un cousin ?
37. « Le recensement du Gouvernement de Québec en 1762 », dans *Rapport de l'archiviste de la province de Québec pour 1925-1926* : 135.
38. PRDH, individu n° 222713.
39. PRDH, acte n° 68300. Le contrat de mariage a été déposé au greffe du notaire Antoine Crespin fils par les mariés le 31 octobre 1790 ; Bibliothèque et Archives nationales du Québec, Greffe d'Antoine Crespin, fils (1752-1783), CN301, S77.
40. Au XVIII^e siècle, dans la vallée du Saint-Laurent, les femmes se marient vers 22 ou 23 ans en moyenne et les hommes vers 27 ans (Lachance 2000 : 92).
41. Pour une analyse des tâches et du calendrier agricoles, voir Wien (1990).
42. Un ban est un avis public publié par les futurs époux afin d'informer leur communauté qu'ils se sont faits une promesse de mariage et de permettre, s'il y a lieu, aux opposants de se manifester. Cet avis était habituellement émis lors de trois messes dominicales consécutives (Lachance 2000 : 94).
43. La dispense, jointe au registre, est rédigée en latin et signée par Joseph-Octave Plessis, alors secrétaire diocésain de l'évêque Hubert qu'il accompagnait dans ses visites des paroisses rurales (Lambert 2003) ; 4 octobre 1790, Registre de la paroisse de La Petite-Rivière-Saint-François (*Ancestry.com*, coll. Drouin, 2008).
44. Le curé Louis Lelièvre dessert en effet plusieurs paroisses de la région, dont celle de Baie Saint-Paul.
45. La cassette est un petit coffre portatif muni d'une serrure dans lequel sont habituellement rangés les petits objets de valeur et les documents (Genêt, Vermette et Décarie-Audet 1974 : 74).
46. Elle reçoit aussi « une vache et un mouton donnés en avance de douaire » ; contrat de mariage de Marie-Josèphe Fortin et de Joseph Taillon dit Michel, 4 octobre 1790, Bibliothèque et Archives nationales du Québec, Greffe du notaire Antoine Crespin, fils, CN301, S77.
47. PRDH, individu n° 546819.
48. PRDH, individu n° 2217008. Marie-Josèphe, sur le point d'accoucher, semble absente au mariage de son frère Jean-Baptiste Éliphe à Petite-Rivière, le 10 juin 1793, mais Joseph Taillon y est ; Acte de mariage de Jean-Baptiste Éliphe Fortin et de Marie-Josèphe Thibodeau, 10 juin 1793, Registre de la paroisse de La Petite-Rivière-Saint-François (*Ancestry.com*, coll. Drouin, 2008).
49. PRDH, individu n° 477316.
50. Acte de sépulture de Marie-Josèphe Fortin, le 13 mai 1795, Registre de la paroisse de la Visitation de Notre-Dame, Château-Richer (*Ancestry.com*, coll. Drouin, 2008).
51. Acte de sépulture de Marie-Louise Taillon, le 16 mai 1795, Registre de la paroisse de la Visitation de Notre-Dame, Château-Richer (*Ancestry.com*, coll. Drouin, 2008) ; PRDH, individu n° 477316.
52. Pour une analyse des maladies au Canada à l'époque, voir Lessard (2012 : 15-81).
53. « Au Canada, un à deux pourcent des mères décédaient dans les soixante jours suivant la naissance de leur enfant » (Lachance 2000 : 24-25).
54. PRDH, individu n° 546819.
55. PRDH, individu n° 2217008.
56. Se pourrait-il que leurs filles aient été atteintes de l'une ou l'autre des maladies génétiques présentes dans la région ? La tyrosinémie, par exemple, qui se caractérise entre autres par une cirrhose du foie chez les nourrissons et dont l'origine remonte à un couple d'ancêtres venus s'établir en Nouvelle-France en 1644 : Louis Gagné et Marie Michel. Marie-Josèphe Fortin descend à la fois par sa mère et son père de ce couple. Elle a aussi des ancêtres communs avec son mari, dont Julien Fortin dit Bellefontaine (PRDH, individu no 28233) ; voir Ici Radio-Canada Première, 2017, série « Qui a tué les enfants du Saguenay-Lac-Saint-Jean ? »
57. « Inventaire des linges et hardes de deffunte Marie Josephe Fortin vivante femme de Joseph Taillon [...] joint le partage des meubles [...] », 28 octobre 1795 ; Bibliothèque et Archives nationales du Québec, Greffe d'Antoine Crespin, fils (1752-1783), CN301, S77.
58. « Tutelle aux deux mineurs de Joseph Taillon, habitant de Château-Richer, et de feue Marie-Josèphe Fortin - 20 octobre 1795 au 28 octobre

- 1795 », Bibliothèque et Archives nationales du Québec, Greffe d'Antoine Crespin, fils (1752-1783), CN301, S77.
59. Il s'agit de la livre française de vingt sols. Plusieurs devises ont cours au Bas-Canada à l'époque (Pâquet et Wallot 1984 : 1305-1306 ; voir aussi Greer 2000 : 307).
60. Ces représentations arrivent un peu plus tard avec, notamment, George Heriot, James Duncan, Cornelius Kriehoff et Horatio Walker et, pour les intérieurs de l'élite, Katherine Jane Ellis (Hardy 2001 : 25, 31, 39, 56, 58, 71).
61. Le décor intérieur des maisons d'habitants et d'artisans commence à se diversifier après la seconde décennie du XIX^e siècle, alors qu'images, cadres et miroirs sont de plus en plus présents (Hardy 2001 : 78-79, 84-85).
62. Pour comprendre l'origine et l'évolution du tabagisme au Canada sous le Régime français, voir Ferland (2007).
63. « Étoffe de laine, lustrée d'un côté comme le satin » de laine lustrée d'un côté, comme le satin (Féraud 1787 : 343).
64. « Étoffe de laine de bas prix » (Féraud 1787 : 833).
65. PRDH, union n° 77064 ; Geneviève était la sœur du notaire Antoine Crespin (fils) qui a dressé l'inventaire après décès de Marie-Josèphe Fortin.
66. PRDH, individu n° 222713.
67. Registre de la paroisse de la Visitation de Notre-Dame, Château-Richer (Ancestry.com, coll. Drouin, 2008).
68. (Noël-)Vincent Crépin, né le 8 juillet 1860, décédé le 22 mars 1935 ; Registre de la paroisse de la Visitation de Notre-Dame, Château-Richer (Ancestry.com, coll. Drouin, 2008).
69. PRDH, individu n° 245132.
70. Mariage de Marie Marguerite Fortin et Pierre Jobidon, le 26 juin 1797 ; Registre de la paroisse de La Petite-Rivière-Saint-François (Ancestry.com, coll. Drouin, 2008).
71. PRDH, individu n° 245132.
72. PRDH, individu n° 2074847.
73. PRDH, individu n° 903662.
74. Inventaire de la communauté de feu Marie Marguerite Fortin et de Pierre Jobidon, 31 juillet 1804 ; Bibliothèque et Archives nationales du Québec, Greffe de Roger Lelièvre (1793-1847), CN301, S178, acte 2245, p. 11.
75. Inventaire des biens de la communauté entre Ignace Gravelle, habitant de Château-Richer et feu Marie Marguerite Racine, 20 mars 1795 ; clôture d'inventaire à Québec le 30 mars 1795 ; notaire Joseph-Bernard Planté ; Bibliothèque et Archives Canada, fonds de la famille Mathurin Gagnon et familles alliées, R12009-72.
76. Contrat de mariage entre Ignace Gravelle, habitant de Château-Richer, veuf de Marie Marguerite Racine, et Marguerite Thibault fille majeure de Joseph Thibault habitant dudit lieu et Marguerite Cochon. Annexée l'inventaire des hardes et linges de la future épouse (même date), 21 mars 1795 ; notaire Joseph-Bernard Planté ; Bibliothèque et Archives Canada, fonds de la famille Mathurin Gagnon et familles alliées, R12009-72.
77. À ce sujet, voir la réflexion de Phillips (2005) concernant des objets issus de « zones de contact coloniales » (*colonial contact zones*) ainsi que sur leur classification, souvent trop rigide, dans les collections de musées.
78. Le MCH possède, par exemple, une horloge (980.44.1 a-f) offerte par le roi Louis XV à Charles Le Moyne de Longueuil vers 1734, alors qu'il est fait chevalier de l'ordre de Saint-Louis. Cette horloge provient directement de ses descendants (Veale 2015).
79. Voir, par exemple, le cas de la collection Farquharson (Phillips et Idiens 1994).

Références

Sources d'archives

Ancestry.com, « Quebec, Canada, Vital and Church Records (Drouin Collection), 1621-1968 » [base de données en ligne], 2008, Provo (UT) : Ancestry.com Operations, Inc. (Données provenant de Gabriel Drouin, comp. *Drouin Collection*, Montréal, Institut généalogique Drouin).

Archives du Pôle culturel du Monastère des Ursulines, Québec

« Livre des entrées et sorties des Pensionnaires, 1719-1839 », Québec, MQ/1E/3/4/1/1,2.

« Québec. Redditions de comptes de 1751 à 1830 », Québec, SA-02-04-20.

Bibliothèque et Archives Canada (BAC)

« Contrat de mariage entre Ignace Gravelle, habitant de Château-Richer, veuf de Marie Marguerite Racine, et Marguerite Thibault fille majeure de Joseph Thibault habitant dudit lieu et Marguerite

Cochon. Annexé l'inventaire des hardes et linges de la future épouse, 21 mars 1795. Notaire Joseph-Bernard Planté », Fonds de la famille Mathurin Gagnon et familles alliées, R12009-73.

« Inventaire des biens de la communauté entre Ignace Gravelle, habitant de Château-Richer et feu Marie Marguerite Racine, notaire Planté (sa signature), 20 mars 1795. Clôture d'inventaire à Québec le 30 mars 1795. Notaire Joseph-Bernard Planté », Fonds de la famille Mathurin Gagnon et familles alliées, R12009-72.

Bibliothèque et Archives nationales du Québec (BAnQ)

« Contrat de mariage de Marie-Josèphe Fortin et de Joseph Taillon dit Michel, 4 octobre 1790 » ; « Inventaire après décès de Marie-Josèphe Fortin, 28 octobre 1795 » ; et « Tutelle aux deux mineurs de Joseph Taillon, habitant de Château-Richer, et de feu Marie-Josèphe Fortin, 20 octobre 1795 au 28 octobre 1795 », Fonds Cour supérieure, District judiciaire de Québec, Greffes de notaires, Greffe d'Antoine Crespin, fils (1752-1783), CN301, S77.

« Inventaire de la communauté de feu Marie Marguerite Fortin et de Pierre Jobidon, 31 juillet 1804 », Fonds Cour supérieure, District judiciaire de Québec, Greffes de notaires, Greffe de Roger Lelièvre (1793-1847), CN301, S178.

Centre d'études acadiennes, Université de Moncton

« Lettre de Vénérande Robichaux à Michel Allain, 6 septembre 1803 », Fonds Placide-Gaudet, CEA, CN-1-83.

Archives du Musée canadien de l'histoire (MCH), Fonds Marius Barbeau

1930, *Civil service, Canada calendar*, dossier « Calendriers 1929-1958 », boîte 172, f. 4 ; *Conversation and verbal report on 1929 and 1930 works*, boîte B366 ; Dossier « Saintes artisanes – Travaux d'écorce, dards de porc-épic, poil d'origan [1935 ?] », boîte B305, f. 13.

« Lettre de L.L. Bolton Acting Deputy Minister Department of Mines à Dr. W. H. Collins, A/ Director, National Museum of Canada, 6 mai 1930 », Dossier « Bureau du Sous-ministre, Département des Mines, L.L. Bolton (1920-1940). Dossier personnel Barbeau », boîte B366.

Specimens of French-Canadian handicrafts and carvings collected by Marius Barbeau for the Dominion Parks Branch, in the province of Quebec, summer and autumn, 1930, dossier « Artefacts Dominion Park Branch (1930-1936) », boîte B366.

Programme de démographie historique de l'Université de Montréal (PRDH)

Base de données du Programme de démographie historique de l'Université de Montréal (PRDH), <http://www.genealogie.umontreal.ca>

Publications

Back, Francis, 1991, « S'habiller à la canadienne ». *Cap-aux-Diamants* (24) : 38-41.

Barbeau, Marius, 1944, *Cahiers d'art ARCA*, vol. II, *Saintes artisanes*, tome 1, *Les brodeuses*. Montréal, Éditions Fides.

Bougainville, Louis-Antoine de, 2003 [1757], *Écrits sur le Canada. Mémoires, journal, lettres*. Québec, Septentrion.

Buteau, Lise, 2005, *Château-Richer. Terres de nos ancêtres en Nouvelle-France*. Cap-Saint-Ignace, La Plume d'oie.

Cadrin, Gaston, 1996, « Un siècle de campement estival sur la rive sud, 1760-1860 ». Dans Roch Samson (dir.), *Histoire de Lévis-Lotbinière*, Sainte-Foy, Les Presses de l'Université Laval, Institut québécois de recherche sur la culture : 58-65.

Campbell, Patrick, 1793, *Travels in the Interior Inhabited Parts of North America: In the Years 1791 and 1792*. Édimbourg, John Guthrie.

Deschênes, Gaston, 2009, *L'année des Anglais. La Côte-du-Sud à l'heure de la Conquête*. Québec, Septentrion.

De Stecher, Anne, 2014, « Souvenir Art, Collectable Craft, Cultural Heritage: The Wendat (Huron) of Wendake, Québec ». Dans Janice Helland, Beverly Lemire et Alena Buis (dir.), *Craft, Community and The Material Culture of Place and Politics, 19th-20th Century*, Farnam et Burlington, Ashgate Publishing : 37-57.

Féraud, Jean-François, abbé, 1787, *Dictionnaire critique de la langue française, tome premier, A-D*. Marseille, chez Jean Mossy père et fils.

Ferland, Catherine, 2007, « Une pratique "sauvage" ? Le tabagisme de l'ancienne à la Nouvelle-France, XVII^e-XVIII^e siècles ». Dans Catherine

- Ferland (dir.), *Tabac et fumées. Regards multidisciplinaires et indisciplinés sur le tabagisme, XV^e-XX^e siècles*, Québec, Les Presses de l'Université Laval et CELAT, Coll. InterCultures : 81-109.
- Fleming, John A., 1994, *Les meubles peints du Canada français, 1700-1840*. Camden East et Gatineau, Camden House Publishing et Musée canadien des civilisations.
- Fyson, Donald, 2001, « La paroisse et l'administration étatique sous le Régime britannique (1764-1840) ». Dans Serge Courville et Normand Séguin (dir.), *Atlas historique du Québec*. La paroisse, Sainte-Foy, Les presses de l'Université Laval : 25-39.
- Gariépy, Raymond, 1993, *Les terres du Château-Richer, 1640-1990*. Québec, Société de généalogie de Québec.
- Gaudriault, Raymond, 1995, *Filigranes et autres caractéristiques des papiers fabriqués en France aux XVII^e et XVIII^e siècles*. Paris, CNRS Éditions et J. Telford.
- Gauthier, Serge et Normand Perron, 2002, *Charlevoix*. Québec, Les Éditions de l'IQRC, Coll. Les régions du Québec... histoire en bref.
- Genêt, Nicole, Luce Vermette et Louise Décarie-Audet, 1974, *Les objets familiers de nos ancêtres*. Montréal, Les Éditions de l'Homme.
- Greer, Allan, 2000, *Habitants, marchands et seigneurs. La société rurale du bas Richelieu, 1740-1840*. Québec, Septentrion.
- Grenier, Benoît, 2012, *Brève histoire du régime seigneurial*. Montréal, Boréal.
- Haines, Cedric L., 2003, « Robichaux, Otho ». *Dictionnaire biographique du Canada*, http://www.biographi.ca/fr/bio/robichaux_otho_6F.html (consulté le 19 octobre 2017).
- Hardy, Jean-Pierre, 2007, *Chercher fortune en Nouvelle-France*. Montréal et Gatineau, Libre Expression et Musée canadien des civilisations.
- Hardy, Jean-Pierre, 2001, *La vie quotidienne dans la vallée du Saint-Laurent, 1790-1835*. Québec et Gatineau, Septentrion et Musée canadien des civilisations.
- Ici Radio-Canada Première, 2017, « Qui a tué les enfants du Saguenay-Lac-Saint-Jean ? », en ligne, <http://ici.radio-canada.ca/premiere/premiereplus/science/5163/qui-atuelesenfantsdusaguenaylacsaintjean> (consulté le 31 octobre 2017).
- Kalm, Pehr, 1777 [1749], *Voyage de Pehr Kalm au Canada en 1749*, traduction annotée du journal de route par Jacques Rousseau et Guy Béthune, avec le concours de Pierre Morisset. Montréal, Pierre Tisseyre.
- Lachance, André, 2000, *Vivre, aimer et mourir en Nouvelle-France. La vie quotidienne aux XVII^e et XVIII^e siècles*. Montréal, Libre Expression.
- Laforce, Hélène, 1985, *Histoire de la sage-femme dans la région de Québec*. Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, coll. Edmond-de-Nevers.
- Lambert, James H., 2003, « Plessis, Joseph-Octave ». *Dictionnaire biographique du Canada*, http://www.biographi.ca/fr/bio/plessis_joseph_octave_6F.html (consulté le 31 octobre 2017).
- Landry, Nicolas, 2013, *La Cadie, frontière du Canada. Micmacs et Euro-Canadiens au Nord-Est du Nouveau-Brunswick, 1620-1850*. Québec, Septentrion.
- Laplante, Corinne, 1997, *Vénérande Robichaud. 1753-1839. Présentation et analyse sommaire de la correspondance d'une déportée acadienne*. Shippagan, Société historique Nicolas-Denys.
- Le Clerq, Chrestien, 1691, *Nouvelle relation de la Gaspésie*. Paris, Chez Amable Auroy.
- Lefebvre, Jean-Jacques, 1953, « Officiers et miliciens du district de Québec en 1776 », *Bulletin des recherches historiques*, vol. 59 (4) : 225-227.
- Legault, Roch. 1995. Les officiers de milice francophones (1760-1862). À l'œuvre et à l'épreuve ». *Cap-aux-Diamants* (43) : 28-31.
- « Le recensement du Gouvernement de Québec en 1762 », 1926 [1762], *Rapport de l'archiviste de la province de Québec pour 1925-1926*. Québec, L.-Amable Proulx.
- Lescarbot, Marc, 1866 [1612], *Histoire de la Nouvelle-France par Marc Lescarbot. Suivie des Muses de la Nouvelle-France*, vol. 3. Paris, Librairie Tross.
- Lessard, Rénald, 2012, *Au temps de la petite vérole. La médecine au Canada aux XVII^e et XVIII^e siècles*. Québec, Septentrion.
- Lozier, Jean-François, 2017, « A Nicer Red: The Exchange and Use of Vermilion in Early America ». *Eighteenth-Century Studies* 51 (1) : 45-61.

- Marchand, Marie-Andrée, 1994. *Catalogue raisonné. Petits ouvrages en écorce. La collection de boîtes d'écorce de bouleau décorées de piquants de porc-épic du Musée des Ursulines de Québec*. Travail présenté à Yves Bergeron, Les collections de la recherche, Université Laval (conservé aux Archives des Ursulines de Québec).
- Martijn, Charles A., 1986, Voyages des Micmacs dans la vallée du Saint-Laurent, sur la Côte-Nord et à Terre-Neuve. Dans Charles A. Martijn (dir.), *Les Micmacs et la mer*, Montréal, Recherches amérindiennes au Québec, coll. Signes des Amériques : 197-223.
- Mathieu, Jacques et Sophie Imbault, 2013, *La guerre des Canadiens. 1756-1763*. Québec, Septentrion.
- Mathieu, Jacques, avec la participation de Georges-Pierre Léonidoff et John R. Porter, 1987, « L'objet et ses contextes ». *Bulletin d'histoire de la culture matérielle* (26) : 7-18.
- Morneau, Jocelyn, 1988, *Industries rurales, agriculture et monde villageois. Le cas de Saint-Antoine-de-la-Rivière-du-Loup, 1831-1900*. Mémoire de maîtrise, Université du Québec à Trois-Rivières.
- National Museum of Canada, 1932, *Annual Report for 1930. Bulletin n° 68*. Ottawa, F.A. Acland Printer to the King.
- Pâquet, Gilles et Jean-Pierre Wallot, 1984, « Monnaies et finance canadiennes au début du XIX^e siècle. Un système en mutation ». *Annales. Économies, Sociétés, Civilisations* 39 (6) : 1299-1329.
- Perron, Normand et Serge Gauthier, 2000, *Histoire de Charlevoix*. Québec, Institut québécois de recherche sur la culture et Presses de l'Université Laval.
- Phillips, Ruth B., 2005, « Re-placing Objects: Historical Practices for the Second Museum Age ». *The Canadian Historical Review* 86 (1) : 83-110.
- Phillips, Ruth B., 1998, *Trading Identities. The Souvenir in Native North American Art from the Northeast, 1700-1900*. Seattle, Londres, Montréal, Kingston, University of Washington Press et McGill-Queen's University Press.
- Phillips, Ruth B. et Dale Idiens, 1994, « A Casket of Curiosities: Eighteenth-Century Objects from Northeastern North America in the Farquharson Collection ». *Journal of the History of Collecting* 6 (1) : 21-33.
- Porter, John R., 2003, « Aide-Créquy, Jean-Antoine ». *Dictionnaire biographique du Canada*, http://www.biographi.ca/fr/bio/aide_crequy_jean_antoine_4F.html (consulté le 9 novembre 2017).
- Poulin, Jennifer, Eric J. Henderson et Marie-Claude Corbeil, 2017, *Analyse d'échantillons provenant d'une boîte décorée de piquants de porc-épic*. Ottawa, Institut canadien de conservation, Rapport inédit, DSC 5462, ICC 130301.
- Quinn, David B., 2003, « Bellenger, Étienne ». *Dictionnaire biographique du Canada*, http://www.biographi.ca/fr/bio/bellenger_etienne_1F.html (consulté le 15 janvier 2018).
- Robichaud, Donat, 2003, « Robichaux, Vénérande ». *Dictionnaire biographique du Canada*, http://www.biographi.ca/fr/bio/robichaux_venerande_7F.html (consulté le 19 octobre 2017).
- Saint-Thomas, Mère, 1866, *Les Ursulines de Québec depuis leur établissement jusqu'à nos jours*, Tome 3. Québec, C. Darveau.
- Stijnman, Ad, 2004, « Historical Iron-gall Ink Recipes. Art Technological Source Research for InkCor ». *PapierRestauration* 5 (3) : 14-17.
- Tanguay, Cyprien, 1868, *Répertoire général du clergé canadien par ordre chronologique depuis la fondation de la colonie jusqu'à nos jours*. Québec, C. Darveau.
- Tanguay, Cyprien, 1893, *Répertoire général du clergé canadien par ordre chronologique depuis la fondation de la colonie jusqu'à nos jours*. Montréal, Eusèbe Sénécal et fils.
- Tanguay, Jean, 2012, « Marguerite Vincent La8inonkie, "la femme habile aux travaux d'aiguille" ». Dans Alain Beaulieu et Stéphanie Chaffray (dir.), *Représentation, métissage et pouvoir. La dynamique coloniale des échanges entre Autochtones, Européens et Canadiens (XVI^e-XX^e siècle)*, Québec, Presses de l'Université Laval : 447-474.
- Thatcher Ulrich, Laurel, 2001, *The Age of Homespun. Objects and Stories in the Creation of an American Myth*. New York, Vintage Books.

- Thatcher Ulrich, Laurel et al., 2015, *Tangible Things. Making History through Objects*. Oxford, Oxford University Press.
- Turgeon, Christine, 2002, *Le fil de l'art. Les broderies des Ursulines de Québec*. Québec, Musée du Québec et Musée des Ursulines de Québec.
- Turgeon, Laurier, 2007, « La mémoire de la culture matérielle et la culture matérielle de la mémoire ». Dans Octave Debary et Laurier Turgeon (dir.), *Objets et mémoire*, Paris et Québec, Éditions de la Maison des sciences de l'homme et Presses de l'Université Laval : 14-36.
- Veale, Agatha, 2015, « La belle horloge ». *Cap-aux-Diamants* (123) : 32-33.
- Whitehead, Ruth Holmes, 1982, *Micmac Quillwork: Micmac Indian Techniques of Porcupine Quill Decoration, 1600-1900*. Halifax, The Nova Scotia Museum.
- Whitehead, Ruth Holmes, 1991, *The Old Man Told Us. Excerpts from Micmac History, 1500-1950*. Halifax, Nimbus Publishing.
- Wien, Thomas, 1990, « “Les travaux pressants”. Calendrier agricole, assolement et productivité au Canada au XVIIIe siècle ». *Revue d'histoire de l'Amérique française* 43 (4) : 535-558